

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Beaux fruits bien mûrs

Hypatie ou la Fin des dieux de Jean Marcel, Montréal, Leméac, 1989, 226 p.

Je vous salue, Marcel-Marie de Georges Dor, Montréal, Québec/Amérique, 1989, 226 p

La Nuit des Perséides de Jean-Alain Tremblay, Montréal, Quinze, 1989, 263 p.

Jean-Roch Boivin

Numéro 55, automne 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39126ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boivin, J.-R. (1989). Compte rendu de [Beaux fruits bien mûrs / *Hypatie ou la Fin des dieux* de Jean Marcel, Montréal, Leméac, 1989, 226 p. / *Je vous salue, Marcel-Marie* de Georges Dor, Montréal, Québec/Amérique, 1989, 226 p / *La Nuit des Perséides* de Jean-Alain Tremblay, Montréal, Quinze, 1989, 263 p.] *Lettres québécoises*, (55), 16–18.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1989

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

par Jean-Roch Boivin

BEAUX FRUITS BIEN MÛRS

Hypatie ou la Fin des dieux de Jean Marcel, Montréal, Leméac, 1989, 226 p.

Je vous salue, Marcel-Marie de Georges Dor, Montréal, Québec/Amérique, 1989, 226 p.

La Nuit des Perséides de Jean-Alain Tremblay, Montréal, Quinze, 1989, 263 p.

Jean Marcel a travaillé vingt ans à l'écriture de son premier roman. *Hypatie* est pourtant le dixième livre qu'il publie et certains se souviendront de l'essayiste du *Jacques Ferron malgré lui* et du polémiste du *Joual de troie* (Prix France-Québec 1974).

Georges Dor n'en est pas non plus à ses premières armes. Auteur de chansons, de pièces de théâtre, il est aussi celui du célèbre téléroman *Les Moineau et les Pinson*, auquel il refait un passé dans son premier roman. C'est avec crainte et tremblements, semble-t-il, qu'il s'est attaqué à l'écriture romanesque, parfaitement conscient que c'est une autre paire de manches.

Auprès d'eux, Jean-Alain Tremblay fait figure de jeunot. Il a pourtant attendu les abords de la quarantaine pour se lancer dans l'aventure littéraire et cela même si, au cours de ses études, un professeur impressionné par son talent l'y avait encouragé. *La Nuit des Perséides* lui a valu le Prix Robert-Cliche du Salon international du livre de Québec, en 1989.

Ces trois romans se penchent sur le passé et l'on devine aisément que les romans de Jean Marcel et de J.-A. Tremblay sont les fruits de longues et minutieuses recherches dans des archives scrutées avec la passion des chercheurs de trésors. Quant à Georges Dor, comme la vie de ses personnages suit dans le temps le parcours de sa propre vie, il n'échappe pas aux accents d'une nostalgie qui a le charme des albums de famille.



Il faut rappeler qu'Andrée Ferretti avait déjà présenté le personnage fascinant de cette Hypathie d'Alexandrie, philosophe et mathématicienne du V^e siècle, dans *Renaissance en Paganie* (l'Hexagone, 1987). Ce très beau récit, comme le roman de Jean Marcel, est un vibrant témoignage de la vie fragile des livres et de la mémoire du monde.

Par un de ces détours pervers dont l'Histoire a le secret, le culte de cette Hypatie, morte martyre, lapidée par les premiers chrétiens d'Alexandrie, se serait perpétué sous le vocable de... Sainte Catherine d'Alexandrie!

C'est dans cette brèche de l'histoire officielle que l'auteur aménage l'espace de son roman. Pour ce faire, il a imaginé une collection de lettres et de documents fictifs qui donnent au roman son ton particulier et une structure qui chevauche les barrières du temps, tout en apportant ce qu'il faut au roman d'intrigue, d'exploration et de découverte. Le genre épistolaire, tombé en désuétude, y retrouve toute sa noblesse et la suprême faculté de raconter de l'intérieur, de cerner la vérité à travers le prisme de chacun des personnages. Cette polyphonie du récit en fait la grande beauté, l'ambition et la réussite, puisque l'auteur arrive dans une langue raffinée à recréer l'esprit d'une époque et d'une langue, différentes pour chacun des documents.

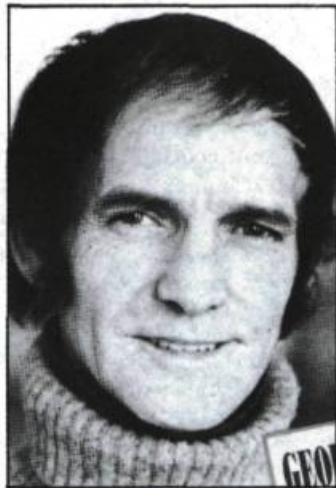
Deux lettres en fragments sont d'Hypatie, adressées à Synésios, son disciple et ami, devenu évêque de Ptolémaïs. Elle lui raconte ce qu'elle pressent, dans les troubles qui agitent Alexandrie :

Cyrille était alors entré dans la quatrième année de son épiscopat. Les fêtes furent fastes, qui en avaient marqué l'événement. Liturgies somptueuses, accompagnées de processions provocatrices dans les quartiers de Râkhotis et du Mouséon, où sont principalement les Grecs prieurs des dieux vénérables; puis, sans qu'on ose y pénétrer tout à fait, autour du quartier du Delta où s'entassaient derrière leurs murs de prières les

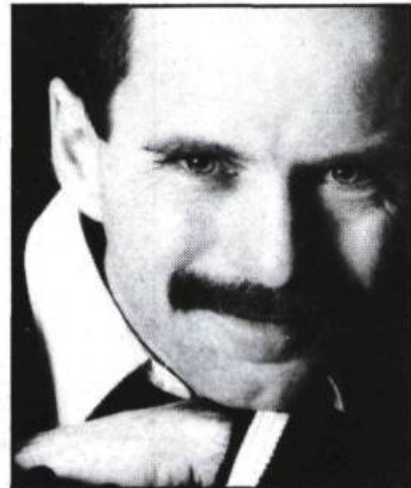
* * *



Jean Marcel



Georges Dor



Jean-Alain Tremblay

Juifs adorateurs de ce dieu que vénèrent aussi les Galiléens. [...] Se retrouvent pêle-mêle dans ce ramassis de querelleurs, au gré des événements, de l'état des puissances et de celui des intérêts, de vieux chrétiens des premiers temps, des Juifs et des Hellènes anciennement ou tout nouvellement convertis (beaucoup sont repassés maintes fois d'une secte à l'autre), d'inquiétants marchands indiens, d'autres de Syrie ou du Levant, des Scythes et des Perses, sans compter ceux qui ne viennent jamais de nulle part et qui donnent à cette assemblée la bigarrure étrange des foires. Tous également fanatisés, cependant, depuis qu'avec l'avènement de Cyrille l'enjeu se précise et se dénomme : l'hégémonie de la cité. (p. 135-136)

Dans sa lettre à Hypathie, nous découvrons comment Synésios a embrassé cette foi du dieu unique comme à son corps défendant, sans divorcer de la sagesse des dieux anciens.

L'univers est donc né d'une catastrophe, lui écrit-il, il se peut. Notre âme se repaît et s'inquiète notre esprit de la fascination qu'exerce sur nous cette naissance inconnaissable. Il semble bien qu'il importe peu alors à quels dieux nous vouons nos cultes. La philosophie, c'est toujours l'ignorance qui interprète le monde, quand inmanquablement les cultes que célèbrent les hommes se font les visions mêmes que les dieux ont de nous. Ainsi du Verbe qui est le point de vue du Dieu unique sur son image, sa créature. Qu'en adviendra-t-il? (p. 88-89)

Par le biais des autres documents, s'échafaude le roman et son enquête qui, pour être érudite, n'en est pas moins palpitante. Hypatie, dont la vue s'affaiblit, à près d'elle le jeune Palladas qui lui voue un amour de dévotion et lui sert d'yeux. Elle verra pourtant l'incendie du Sérapéon, cette bibliothèque où elle a passé sa vie. Palladas ira ensevelir dans la solitude du Sinaï, le corps déchiqueté de sa maîtresse, là même où un jour se dressera un monastère sous le patronat de Sainte Catherine d'Alexandrie. C'est entre ces deux points du temps que se

dessine l'aventure que tente de retracer un moine bollandiste belge, dont la lettre est datée de 1967. On le voit, l'auteur en embrasse large et point trop qu'il ne sache étreindre. Trop pourtant que je sache ici résumer justement. On comprendra que vingt années de travail n'ont pas été gaspillées dans ce roman d'une grande aventure intellectuelle et d'une qualité littéraire nettement exceptionnelle.

* * *

Il n'y a pas de mal à dire que Georges Dor a réussi à écrire un roman « populaire ». On ne peut juger une œuvre que par rapport à ses intentions et les qualités littéraires de ce roman lui méritent ce titre tout autant qu'elles s'ajustent à son propos. L'auteur n'a pas voulu déboucher les conventions du style et il a su en tirer le meilleur parti. En choisissant de raconter le passé de ses familles Moineau et Pinson, devenues partie de notre folklore télévisuel, il s'imposait surtout de brosser le tableau d'une époque encore proche, puisqu'elle s'amorce à la fin des années 1930, mais marquée par des ruptures dont on commence à peine à mesurer l'ampleur.

Son Marcel-Marie Moineau, personnage central du roman, est un homme bien ordinaire, sauf qu'il a cette qualité extraordinaire d'être doué pour le bonheur. Comme on dit que les gens heureux n'ont pas d'histoire, en faire un roman était hardi. Comme il avait réussi dans une pièce de théâtre à lui mettre la parole en bouche avec un sens de la répartie et un humour si efficace que le personnage put être exploité à la petite semaine à la télé, il avait cet atout dont il savait ne pas devoir abuser. C'est d'ailleurs ses qualités de narrateur, de raconteur devrait-on dire, qui se révè-

lent ici. Il s'en inquiète un peu d'ailleurs : « Dès qu'on quitte l'anecdotique, l'enfance devient fictive, jungle impénétrable, brouillon couvert de tant de ratures que la lecture en devient illisible » (p. 40).

Le jour même où naissait Marcel-Marie Moineau dans un rang de Saint-Germain de Grantham près de Drummondville, premier d'une famille nombreuse de cultivateurs (on en était pas encore aux agriculteurs) naissait d'une famille d'avocats d'Outremont (mais à l'hôpital), Pierre-Paul Pinson, qui restera fils unique. Le destin des deux garçons évoluera donc en contrepoint. On comprend d'emblée que la sympathie du narrateur va plutôt au premier de ses oiseaux qu'au second. « Décidément, échappera-t-il, les Pinson manquaient d'originalité ou d'imagination » (p. 190). Ce que l'auteur a réussi à décrire, ce qu'il veut décrire, c'est le glissement d'une époque dans une autre. « L'interminable Moyen Âge québécois tirait à sa fin » (p. 35). Il sait dire la beauté des choses ordinaires et même de la morne plaine de Drummondville.

Quand meurt son père, vient le temps pour Marcel-Marie de partir pour la ville. Chez Dupuis & Frères, il rencontrera une jeune vendeuse qui deviendra sa femme :

Qu'est-ce qu'on aime quand on aime? Qu'est-ce qui provoque l'extase? [...] Étrange sensation que celle d'être contenu tout entier dans une seconde parfaite, un instant éternel, et c'est ce moment, fulgurant, des milliards de fois vécu, que traverse Marcel-Marie. Comment arrêter ce qui monte alors en nous comme une marée, nous submerge, et comment ne pas suivre ce qui nous dépasse et nous fait signe de venir, abolit le temps et nous soustrait à l'angoisse de la vie, de la mort? Rien de cet accident ne sera jamais dit. Il aime. Tout de l'amour reste indicible à jamais. [...] Ils vont

parler, éprouver pour la première fois dans la joie de leur découverte réciproque, non pas la pauvreté de leur langage, mais du langage. (p. 110)

Si le romancier se montre habile à exprimer les sentiments délicats, il sait aussi brosser à grands traits le tableau social :

Beaucoup de ceux qui avaient crié très fort, durant ces années, devinrent plus tard des colombes. Les Canadiens français ont toujours eu un don pour la paix : Napoléon Moineau, autrefois, son père avant lui, son fils Moïse après lui, au fond de leurs campagnes, avaient opté pour la tranquillité. Il n'est pas étonnant que leurs descendants aient songé à faire, en 1960, une révolution «tranquille», à laquelle prirent part les Moineau et les Pinson, les humbles et les superbes, les faibles et les forts. (p. 182)

Roman de mœurs, tableau d'époque, plein de tendresse, gentiment ironique et franchement bien ficelé pour aboutir à un dénouement prévu mais enlevé avec aplomb, c'est un beau roman, d'une plume qui sait peindre. Nous vous saluons George Dor, romancier.

* * *

Le chroniqueur littéraire prend ses aises lorsqu'il dit «on» et pense «je». Il se tient derrière sa chaise, se regarde écrire et présume... Or, pour cette *Nuit des Perséides* que j'aborde, alors que l'espace alloué se réduit à chaque mot, j'ai des affinités qui m'empêchent d'avoir cette objectivité relative qui permet le «on». Nos lecteurs me passeront cette licence si je leur dis que j'attendais ce livre faute d'avoir su l'écrire. Je n'aurais pas su l'écrire, je l'ai compris en le lisant. Ce pays du Québec est grand et fait de régions qui ailleurs seraient des provinces. Quand on parle du Royaume du Saguenay (en y joutant le Lac-Saint-Jean, puisque l'un créa l'autre), cela peut sembler enflure verbale. On se tromperait de le croire. Ce serait oublier que ceux qui partirent de Charlevoix y émigraient littéralement (c'est moi qui souligne). Et qu'il fut le fruit d'une conquête qui, pour être tranquille, selon la tradition, fit ses victimes. Il était propriété étrangère, ce pays, cédé en concession aux compagnies britanniques. On y voulait des ouvriers, pas des familles. Les colons qui s'y installèrent le firent en dépit de tout. Contre la nature, le gouvernement, le clergé et leurs propres employeurs.

La grande qualité du jeune romancier pour raconter cette époque, c'est sa superbe discrétion comme narrateur. Ses personnages vivent, travaillant, aimant, souffrant, lui s'efface, leur donne toute

la place et à l'histoire, qui a tout décidé pour eux. C'est une haute exigence qui lui refuse la bonhomie de ton de George Dor, bien que son propos ne soit pas dissemblable.

Nous sommes à Saint-Étienne, au bord du Saguenay, au début du siècle. C'est un petit village où tout le monde vit du moulin à scie de la Compagnie Price Brothers qui a tous les droits de propriété. Au début du roman, en 1923, il ne reste d'ailleurs de Saint-Étienne qu'un clocher enfoui dans les arbres. Price Brothers existe toujours elle. Brian Caldwell, vice-président de la compagnie, fait arrêter sa goélette à Saint-Étienne pour montrer à ses deux jeunes fils ce qu'il reste du village de son enfance, pendant que son épouse westmountaise rumine à bord son dépit de ne pouvoir sortir de ce pays.

C'est ainsi, alors qu'elle n'est plus qu'un fantôme, que nous faisons la connaissance de Laura Simard, aînée d'une famille nombreuse qui avait reçu la liberté en partage, parce que née de ce pays. Avec sa mère toujours malade, elle avait appris les responsabilités et la vie de plain-pied. Brian était un ami d'enfance. Elle lui a montré sa langue, et puis un jour l'amour, dont elle ne savait rien mais qui était de nature. Il lui a dit de ne rien faire sans lui en parler. Elle était déjà très grosse quand elle comprit, grâce à une cousine déjà mariée, qu'elle était enceinte. Elle attendit, en dissimulant, que Brian revienne du collège, pour respecter sa promesse. Alors l'enfer se déchaîne. Le père de Brian expédie son fils à la ville, le curé se met de la partie et la mère de Laura mène le chœur de la réprobation. Il y a le destin tragique de Laura, mais aussi celui de sa tralée de frères et sœurs, qui est collectif. Son père aimait lui raconter les étoiles filantes de la nuit de sa naissance.

Les étoiles filantes ne durent jamais longtemps. Leur lumière défie la nuit un court instant et l'ombre les engloutit. Il ne reste rien d'elles, à peine un souvenir. Le pâle reflet d'une larme sur la joue d'un homme seul face au Saguenay. (p. 209)

Jean-Alain Tremblay a fait de son coup d'essai un coup de maître. Il a écrit le roman d'un pays qui rêve de se dépêtrer de l'image empruntée de Maria Chapdelaine. Un roman que j'ai lu sous l'emprise d'un unique sentiment de reconnaissance. Je vous salue, J.-A. Tremblay. □



NOUVELLE PARUTION
LES FEMMES
AU TOURNANT DU SIÈCLE
(1880-1940)

Âges de la vie, maternité et quotidien

Denise Lemieux - Lucie Mercier

Qui peut évoquer les étapes de l'existence des femmes au tournant du siècle, mieux que ces mères et grands-mères d'hier et d'aujourd'hui, qui ont fait revivre dans leurs mémoires leurs propres mères et grands-mères?

À travers souvenirs, chroniques et autobiographies, les auteures ont reconstitué ces vies de femmes scandées par les rites de passage entourant la vie et la mort et par les rituels des jours et des saisons. **Les femmes au tournant du siècle**, le portrait d'une époque ancienne déjà ouverte au changement.

398 pages



28,00 \$

INSTITUT QUÉBÉCOIS
DE RECHERCHE SUR LA CULTURE
14, rue Haldimand, Québec (Québec) G1R 4N4